

Xavier de Moulins
La fin d'un monde



Flammarion

La fin d'un monde

DU MÊME AUTEUR

Un coup à prendre, Au diable vauvert, 2011.

Ce parfait ciel bleu, Au diable vauvert, 2012.

Que ton règne vienne, JC Lattès, 2014.

Charles Draper, JC Lattès, 2016.

Les Hautes Lumières, JC Lattès, 2017.

La Vie sans toi, JC Lattès, 2019.

Le petit chat est mort, Flammarion, 2020.

Mon garçon, Flammarion, 2021.

Toute la famille ensemble, Flammarion, 2022.

La nuit des pur-sang, Flammarion, 2023.

Xavier de Moulines

La fin d'un monde

roman

Flammarion

© Flammarion, 2024.
ISBN : 978-2-0804-3724-2

« Il faut que tout change pour
que rien ne change. »

Giuseppe Tomasi di Lampedusa,
Le Guépard.

« Telle est la vie des hommes.
Quelques joies, très vite effacées par
d'inoubliables chagrins. Il n'est pas
nécessaire de le dire aux enfants. »

Marcel Pagnol,
Le Château de ma mère.

Bien à toi,

PREMIÈRE PARTIE

1

L'étendue des arbres recouvre l'horizon, le clocher de l'église le transperce.

Les premiers rayons s'infiltrèrent à travers les branches, ils peignent sur le sol des ombres délicates et mouvantes. Tout est calme, tout est serein.

Au loin, de rares nuages disparaissent dans une mer de lumière.

Le soleil jaillit. En quelques bouffées, l'air se remplit du parfum des fleurs et se raréfie.

Tu t'es garé juste après le presbytère en face de l'ancienne épicerie.

C'est là que tout se passait autrefois. Là, devant l'ancien lavoir, que tu venais refaire le monde avec les autres gosses pendant tes vacances, fumer en cachette, embrasser tes premières fiancées, et remplir le réservoir de ta mobylette, une Peugeot 103 SP, en sirotant une

bouteille de Gini. Des années après, tu es encore sur le pas de la porte en culotte courte, tu entends à nouveau retentir la sonnette, tu te racles la gorge pour signaler ta présence. Derrière le comptoir, une ombre grandit sur le carrelage, la main en visière, un homme en bleu de travail apparaît. Le contre-jour rend sa mine indéchiffrable, il claudique.

Tu as peur à cause de sa grosse voix.

Comment s'appelait-il, déjà ? Tu cherches. Ça te revient, il avait un fils d'à peu près ton âge que tu ne voyais jamais. Il n'était jamais invité au château.

Quel était son prénom ?

Ta mémoire ne remonte pas jusque-là. Pas maintenant dans cette voiture.

L'épicier est sûrement mort depuis longtemps. Ton enfance aussi.

Peut-être que tout ressurgira quand tu ne t'y attendras pas. Son prénom sortira de ton chapeau par surprise, et la révélation te fera sourire. Même pleurer, qui sait ?

Tu chiales pour un rien en ce moment. Mais tes larmes ne sortent pas. Tu prétends ne pas savoir pourquoi, alors que ça semble évident pourtant quand on y réfléchit.

LUIGI

Tu retrouveras peut-être le visage de l'épicier, celui de son garçon aussi. Derrière son comptoir, Marcel Vidal ressuscitera devant toi, le temps d'un clignement de paupières ; il te saluera avec son accent à couper au couteau, posera ses grosses mains sur ton crâne et même la question :

— Tu cherches quelque chose, petit ?

Et le vieux retournera dans les limbes en riant.

L'autoroute était presque déserte.

Tu as roulé sur la fin de la nuit, vu le jour se lever et le petit matin t'accueillir sous un ciel mauve. Dehors, la température tentait de battre un nouveau record, une chaleur étouffante congédiait le vent dès l'aube. L'air pliait bagage. Tu es encore escorté par la climatisation mais tu n'es pas dupe. Sur ton rétroviseur un porte-clé pendouille, sur la photo, une Vierge fluo à l'œil noir te contemple. Elle est là pour te protéger quand tu conduis. Ta femme l'a acheté dans la boutique d'un musée, il y a une vie ou deux, tu ne sais plus, c'était bien avant la naissance des enfants, il date de vos débuts prometteurs et de ta demande en mariage, l'art moderne.

Tu fermes les yeux et tu inspires. Tu attends sur ton siège que quelque chose se passe et vois défiler

LA FIN D'UN MONDE

le visage de tes gosses. Déterminé à défier le soleil, tu ouvres la portière, tu as besoin de marcher pour te dégourdir au moins un peu les jambes, allumer une cigarette, avant de poursuivre ta route et te pointer à ce curieux rendez-vous.

Là-haut. Là où plus personne ne t'attend.

Tu as tout décidé dans la nuit, et tu as foncé.

Te voilà.

Tu avais pourtant juré de ne plus jamais remettre un pied par ici.

Dès qu'on te posait la question, tu coupais court.

La page était tournée.

Tu as toujours détesté les adieux. Ce n'est pas facile de fuir sans se retourner, douloureux souvent et impossible parfois.

La preuve.

Une énième nuit sans sommeil s'est chargée de finir de te convaincre ; tu as mis un drap sur ton ego et le cap à l'ouest, direction le village et les pâturages de ton enfance.

Tu es devenu si étrange depuis le coup de téléphone de ta mère il y a deux ans. C'est elle qui t'a annoncé la nouvelle en retenant son chagrin par la peau du cou.

— Édouard a vendu la maison.

2

Tu as roulé sans te poser de question en t'efforçant de ne pas y penser, en luttant pour ne pas refaire toute l'histoire du château et rester concentré sur la route. Le film des événements a commencé à se rembobiner malgré toi.

La pellicule était hantée par une armée de fantômes ; dans le jargon des familles on appelle ça une lignée. Pas besoin de bien la connaître pour la sentir trembler en toi, pour avoir à certains moments l'impression qu'une secte te dirige, ce sont eux, les ancêtres, et les conséquences de leur choix qui lézardent tes murs et tes fondations.

Tu as tenté de les faire partir et tu as échoué.

Tu ouvres ta portière.

La chaleur te repousse et t'encourage à rester bien au frais, les mains sur le volant dans le

ventre de ta climatisation, à remettre le contact et à repartir d'où tu viens. Tu t'accroches à ton idée, et sors de ta voiture. Tu te dis : « Allez, Luigi, dis bonjour au soleil qui un jour brûlera définitivement le village, va faire un tour avant le grand incendie, de toute façon tout est foutu, le monde est en feu, le tien est déjà une terre brûlée », et tu commences à marcher sur ses cendres.

Tu penses à la chanson *Life on Mars?* de David Bowie, aux fusées d'Elon Musk, à *La vie est ailleurs* de Milan Kundera, à ta femme au temps où elle t'aimait encore, à tes enfants, à ta peur de finir seul, vieux et abandonné, à ton oncle après la vente de cette baraque, à la fuite, à l'errance, aux impasses, et le soleil te cogne dessus. Il ressemble à Mike Tyson un soir de combat au Madison Square Garden. À cet instant précis, ta vie est une fleur séchée dans une grange en feu. Tu imagines des flammes danser dans la cave de ta maison de famille, aucun miracle ne se produit pour les arrêter. Le feu s'est répandu par les escaliers, il se voit de loin. Personne n'a pris le temps d'appeler les pompiers. Il ne reste plus rien de cette histoire, rien de votre histoire familiale.

Il ne reste plus rien du château.

LUIGI

C'est juste pour ça que tu as fait le chemin.
Pour en prendre note, réaliser et admettre.
Enfin.
Il était temps.

Il y a un abcès à percer.

Des volets s'ouvrent, un chat traverse la rue, deux voitures se croisent, une vieille apparaît à sa fenêtre, des voix d'enfants surgissent d'une maison, un homme promène son chien, les derniers coins d'ombre disparaissent, ta gorge te pique, tu as envie d'un Perrier et d'une avalanche de glaçons, le rideau du bar est fermé. A-t-il encore changé de propriétaire ?

Combien coûte le menu du jour ? La dernière fois que tu es venu ici, la patronne t'a offert un demi, elle voulait trinquer à la santé du château et de ses habitants, porter un toast à ta famille, et t'avait posé la question sans détour.

— Alors c'est vrai qu'il vend ?

Tu avais pris sa question comme un crochet du gauche et répondu d'un sourire placide :

— Sans commentaire.

Elle s'était retournée pour essuyer les verres et avait changé de sujet. Elle s'est tuée pendant le premier confinement sans laisser de mot à

LA FIN D'UN MONDE

personne. Aucun rapport avec ton affaire, tout à voir avec les ténèbres. En apprenant cette nouvelle, tu as senti le sol s'ouvrir sous tes pieds et, le temps d'un souffle, le grand vide.

Une averse de souvenirs s'échauffe dans ta tête.

Ils ont déjà dressé la table pour te recevoir.

Au château, les plats se préparent en cuisine ; on a déjà sorti l'argenterie en ton honneur. On est content de te retrouver. Pour fêter ton retour, il y aura du faisan, c'est à peu près sûr. Des faisans chassés juste avant la promesse de vente, du sanglier certainement et de la terrine de chevreuil, la forêt est si grande.

Tu reviens à toi.

Tu as toujours soif et envie d'un Perrier. Ta tête tourne, tu as chaud, peu dormi et n'as rien mangé depuis deux jours.

Tu t'interroges : est-ce un début d'hallucination ou l'appréhension de retourner là-bas ?

Tes voyants sont au rouge. Tu erres dans le village encerclé par la nappe de chaleur. Des images de ta nuit te reviennent, tu cherches à t'en débarrasser et cet effort te troue l'estomac. Tu reçois une alerte sur ton téléphone, elle rappelle que pendant la canicule il convient de bien s'hydrater, invite à prendre des nouvelles des plus vulnérables. Tu te retiens de penser à eux. À Nathan et Juliette. Estelle a déjà dû les récupérer. Elle est loin de se douter de la couleur de ta nuit, de son odeur, de sa texture, de ce qui t'a poussé à partir. Elle t'a appelé évidemment, elle a cherché à te joindre en masqué pour ne pas laisser de trace, et ne t'a pas écrit de message. Si tu avais décroché, elle aurait fini par te raccrocher au nez. C'est ce que tu te racontes là, tout de suite, l'esprit embrumé, écrasé par la chaleur et le poids de ta décision. En vérité, tu

ne sais même pas si tes enfants ont réussi à joindre leur mère, ni dans quel état ta disparition soudaine a mis les restes de ta famille. Tu n'as pas pris la peine de leur écrire un mot. Quel genre de père part comme ça ?

Que dit ta fuite ? Elle te renvoie à ces anecdotes, à leurs fragments, à des morceaux d'histoires que tu as toujours entendus, chez toi lors de grands dîners familiaux. Tu penses à lui sous le cagnard, la fatigue te téléporte, tu t'offres l'espace d'un instant un voyage dans le temps, un court film d'époque. Cette errance te renvoie en plein Empire austro-hongrois. Tu te poses la question. Qui était-il vraiment, cet ancêtre des Carpates qui te fascinait tant, enfant ? Tu es avec lui dans son régiment de cavalerie. C'est la proclamation de l'indépendance, la révolte contre l'Autriche. On t'a souvent parlé du printemps 1849, de la capitulation, de la traque des rebelles. On t'a souvent parlé du destin, de sa condamnation à mort. On t'a raconté mille fois sa traversée de l'empire à cheval, toute sa vie à tenter de trouver refuge, d'abord près du duché de Hanovre puis à Paris. Tout te revient. Tu te rappelles certains détails. Il était avec l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie le jour de

LUIGI

l'attentat d'Orsini et lui aussi en a réchappé. 14 janvier 1858. Tu connais cette date et quelques autres aussi. L'histoire de ta famille est un épais brouillard, mais quelques zones d'éclaircies demeurent. On n'échappe jamais bien longtemps à son éducation. La chaleur du village te ramène à lui, à cette légende à la cour du roi de Grèce où il a terminé grand écuyer, à son fils, au grand-père de ta grand-mère, à la tentaculaire généalogie des anciens, à leur disposition vis-à-vis des chevaux, à leur portrait dans la maison en tenues d'apparat. Pourquoi lui ?

Tu as coupé ton portable.

Est-ce que quelqu'un se doute que tu es ici ?

Tu déniches enfin un coin d'ombre pas plus grand que la niche d'un chien. Tu t'y vois t'allonger pour récupérer.

D'abord tu n'as pas voulu y croire, tu t'es dit qu'il y avait le temps, qu'avec ce virus, tout allait s'annuler, qu'il ne partirait pas, ton château, que les fantômes de tes illustres ancêtres continueraient à veiller sur toi. Tu serais toujours reçu au refuge.

La nouvelle t'a fait dégueuler, et tu n'as rien compris à ce qui t'arrivait. Tu t'es senti à la fois

LA FIN D'UN MONDE

nul, minable, responsable, coupable et innocent, suivant le jour où l'heure qu'il était. La journée, tu parvenais à ne pas y songer ; mais tes nuits sont devenues clairsemées. Tu refusais d'admettre la réalité, tu niais cette information.

« Édouard a vendu la maison. »

Ce soir de décembre, l'annonce de ta mère, mécanique, froide, implacable.

« Édouard a vendu la maison. »

Tu as essoré ces cinq mots dans tous les sens. Tu l'as plantée là au bout du fil, seule, impuissante, consternée. Sa froideur appelait pourtant ta chaleur. Tu n'as pensé qu'à toi. Tu as écouté ta mère sans rien dire, juste posé au pied de son annonce ce blanc épais au téléphone, la tête ailleurs. Tu n'as paru ni étonné, ni triste, ni en colère ou cynique, encore moins rassurant. Au bout du fil, elle n'a pas senti un fils, elle n'a senti que ton vide.

Ta mère si froide avait le cœur brûlé.

Elle a les yeux qui pleurent quand elle rit. À l'origine, ta mère n'est pas un marteau qui assomme, ce n'est pas dans ses habitudes d'être aussi radicale et directe, elle l'est devenue avec le temps qui écrabouille, avec la douleur qui vous ratatine et la vie qui vous passe

dessus. Elle survit avec le cœur écrasé depuis si longtemps.

La vie de ta mère et cette vente. Ces deux histoires parlent d'injustice.

Peut-être que tout ça fera sens, un jour.

Et les pertes seront acceptées.

— Tu aurais dû faire mieux et reprendre. Racheter la maison de famille.

Ah, c'est vrai que tu y as pensé. C'est là que tout le monde t'attendait. Tu es tellement décevant. Qu'est-ce qu'on s'en fout que tu n'en voulais pas au fond ? Qu'est-ce qu'on se fout que tu n'en avais pas les moyens ?

Ce disque-là, tu le connais par cœur, et pour cause, c'est toi qui as écrit la chanson. Elle passe en boucle dans ton esprit ; elle te réveille la nuit, te pousse à éviter les miroirs. Même encore aujourd'hui alors qu'il est trop tard.

Quand le son du regret est trop fort, tu recommandes un gin tonic et tu donnes le change aux vivants.

Tu sais que ça ne rime à rien.

Au fond de toi, cette pensée te hante. Pourquoi ?

« Édouard a vendu la maison. »

LA FIN D'UN MONDE

Nous ne sommes pas égaux face à la détonation, la déflagration, les dilapidations, le gâchis et la trahison.

Tu le sais, Luigi, face à l'humaine cruauté nous sommes seuls.

Le reste, c'est du vent.

Cette journée s'annonce longue et beaucoup trop chaude. Le village est balafré par la modernité. Il a des airs de cité-dortoir pour les travailleurs d'à côté, ceux de la grande ville à trente kilomètres et même depuis quelques années pour les Franciliens les plus pauvres.

Quand tu étais gamin, ton père mettait plus de trois heures pour transhumer avec sa famille. L'autoroute n'arrivait pas jusqu'ici. Les gens qui vivaient là se cassaient le dos dans leur ferme, d'autres partaient en car au petit matin rejoindre les usines des environs.

Aujourd'hui, seuls quelques fermiers tentent le tout pour le tout pour survivre.

Tu commences à siffloter pour te donner du courage. Un air de Leonard Cohen te revient : *Dance Me to the End of Love*.

LA FIN D'UN MONDE

Depuis quand n'es-tu pas revenu par ici ? Tout se remet en place, les formes, les couleurs, les odeurs, les gens. Tes souvenirs sont au garde-à-vous, et, pas après pas, le flou devient net.

Tu as pris position dans un nouveau carré d'ombre.

Tant pis si le décor a évolué, tant pis si la modernité est venue modifier la morphologie du village, l'a étiré, a multiplié par trois le nombre d'habitants et divisé par dix celui des commerces.

Tant pis si les maisons de la rue principale ont changé de mains, si la boucherie et la boulangerie ont fermé, si la poste n'existe plus. Tant pis si la plupart des gens que tu as connus sont partis vivre ailleurs.

Des coquelicots poussent encore sur le bord de la route.

Tu trouves le moyen, à cet instant, d'être bien.

Depuis que tu as appris pour la vente, le village a traversé tes nuits. C'est à ton tour de le parcourir. Tu marches sur le trottoir de ta jeunesse. Tu remontes l'artère principale. Tu longes à pas de loup ce bout de ta vie d'avant.

LUIGI

Un goût de métal dans la bouche te prévient.

Avec ce genre de pèlerinage, deux solutions s'offrent à toi : partir de ton plein gré ou prendre le risque de devenir fou.

Il n'y a parfois rien de bon à se souvenir.

Luigi, tu as besoin de remonter cette grande rue avant de t'attaquer à l'épineux problème des adieux.

Les flashes de ta nuit te perforent à nouveau l'abdomen. Tu as envie de vomir pour t'en débarrasser.

Tu n'aurais jamais imaginé assister à ça de ton vivant ni avoir à vivre ce genre de traversée. La fin du monde et la fin de ton monde.

Tu avances, la main en visière à cause du soleil. Ses rayons frappent le bitume et créent des vapeurs de chaleur au-dessus. Il fond.

Enlisé dans la forêt de tes souvenirs, tu remontes ton village au coupe-coupe.

Ton ventre se tord encore, tu prends une autre grande inspiration.

D'où vient ce trac ? Tu as réservé pour une nuit via le site Internet et téléchargé les photos du château sur ton téléphone.

Rien n'a changé en apparence et tout est différent.